



Christian Doumet

Les mots nous échappent

Sur le nom de Secousse

C'est une étrange situation que d'avoir à nommer ce qui n'a encore aucune réalité. Un enfant qui va naître, par exemple. Une ville qu'on édifie. Un navire qu'on s'apprête à bâtir. Ou une revue dont on forme le dessein. Il semble, dans ces moments, que le nom contribue intensément à façonner l'objet. Que l'imaginaire d'un mot se projette tout entier dans l'imaginaire d'une chose, et que l'opération de nomination tienne uniquement dans ces transferts de vertus, c'est-à-dire de puissances invisibles.

Ainsi arriva-t-il qu'à quelques-uns ils décident d'appeler *secousse* un recueil de textes régulièrement renouvelé ; qu'ils se représentent sous une telle effigie l'avenir de cette aventure collective : rassembler des contributions, estimer des pensées, ordonner des propos dans une totalité cohérente, bref, façonner le temps d'une revue. Nul doute qu'ils aient alors formé le vœu que cette aventure leur fasse vivre un peu ce que promettait le nom ; que peut-être elle communique à d'autres le plaisir de douce violence qu'il indiquait ; que ce plaisir essaime dans ce monde que toute revue a pour secrète ambition de réformer un peu.

Mais il se trouve que les mots, comme on dit, nous échappent. Qu'ils disent quelquefois plus, beaucoup plus que ce qu'ils semblaient figurer. Et qu'ainsi ayant cru recourir à un fragment du lexique, nous nous trouvions devant tout à fait autre chose : des tragédies, des monstres. Fukushima est le nom du monstre qui nous fait face aujourd'hui ; dans cet *aujourd'hui* qui submerge le temps de la revue, qui ne paraît avoir aucun rapport ni de causalité ni d'importance avec celui de la joyeuse aventure de quelques étourdis, et qui pourtant, de la façon la plus inattendue, la plus pernicieuse, le croise dans la langue. Chacun savait, bien sûr, qu'à l'entrée du mot *secousse*, dans le dictionnaire, on trouve aussi *secousse tellurique*. Chacun connaissait en principe la signification d'une telle expression. Le frisson de l'écorce terrestre se tenait à l'horizon du projet comme une sorte de limite cosmique, elle encore prometteuse d'une certaine façon.

Le mot revêt soudain une surprenante couleur. Il incline désormais du côté du pluriel : pas de secousse sans « récidives », comme on l'entend à propos des criminels. Il se complique d'effondrements majeurs, de conséquences immaîtrisables, de perspectives sans issue. Il désigne un monde d'effrois en chaîne, qui est déjà le nôtre.

Qu'est-ce donc que nommer une chose qui n'existe pas encore ? C'est convoquer des puissances. Celles du langage bien sûr. Du langage seulement ? Croyant nommer d'un mot une affaire de mots, les fondateurs de la revue (dont je suis) pensaient miser tout sur les sortilèges du parler. Ils se flattaient d'en connaître un rayon dans cette magie-là. Ils maîtrisaient le vocabulaire et les propositions consécutives. C'était oublier que le monde fait intrusion ; qu'il reflue constamment dans les signes ; qu'il les inonde et les noie sous ses caprices. Que *monde* ne signifie même rien d'autre que ça : l'imprévisible désordre qui sans cesse vient ravager l'ordre du logos. Maintenant, nous devons

entendre dans *secousse* le sens de ce qui ébranle notre terre d'assurances, de ce qui fissure de part en part nos certitudes, de ce qui par d'infinis enchaînements consécutifs contamine le milieu de notre insouciance. Nous devons associer au mot l'image d'hommes en combinaisons anti-atomiques se débattant dans leurs contradictions. Acquérir avec lui la connaissance de la plus grande *incertitude*.

Car nommer, c'est ignorer ce que le temps fait aux noms.